

Les Hors Nature de Rachilde : la querelle des nationalistes et des cosmopolites à la sauce décadente

Rachilde's Les Hors Nature: the quarrel between nationalists and cosmopolitans in decadent sauce

Anita Staroń

Université de Łódź, Pologne

Résumé : Dans *Les Hors Nature* de Rachilde, la confrontation des deux nationalités qui signifient deux cultures, deux patries et deux caractères constitue l'axe central de ce roman, écrit au moment de la montée du nationalisme en France. Deux positions contraires sont décrites : la première relève du cosmopolitisme, dont la querelle se déroule en France précisément à cette époque, la deuxième se réclame d'une vision plus traditionnelle et historique. Rachilde, qui, à l'occasion des deux grandes guerres, manifesterait bien ouvertement sa haine de l'ennemi, semble ici exprimer des opinions beaucoup plus modérées. Elle ne manque pas de le faire à sa manière, combinant aux réflexions idéologiques le désir d'originalité et de provocation.

Mots-clés : Rachilde, roman, nationalisme, cosmopolitisme, décadence.

Abstract: The central theme of Rachilde's *Les Hors Nature*, written at the peak of French nationalism, is the confrontation between two nationalities, representing two cultures, two homelands and two personalities. The novel describes two opposite positions: a cosmopolitan one versus a traditional and historical one. Rachilde, despite her open anti-German declarations during the two World Wars, seems here inclined to much more moderate opinions. She does so in her own way, combining ideological statements with a wish to be original and provocative.

Keywords: Rachilde, novel, nationalism, cosmopolitanism, Decadence.

La fin du XIX^e siècle en France, parmi plusieurs conflits qui la secouent, connaît aussi le débat entre les « nationalistes » et les « cosmopolites »¹. L'intérêt porté aux littératures étrangères (dont *Le Roman russe*, en 1886, est une première manifestation d'importance²) rencontre une opposition de la part des partisans de la littérature nationale. Les discussions dans la presse montent en ardeur et mènent, à partir de 1895, à une prise de positions beaucoup plus radicale, qui dépasse le cadre d'une

¹ Paul Delsemme parle plus simplement de la « querelle du cosmopolitisme » : *Teodor de Wyzewa et le cosmopolitisme littéraire en France à l'époque du symbolisme*, Bruxelles, Presses universitaires de Bruxelles, 1967, t. 1 et 2 (cf. à ce propos le 2^e chapitre du premier volume).

² Les articles de Melchior de Vogüé, parus dans *La Revue des Deux Mondes* avant d'être publiés en volume (*Le Roman russe*, Paris, Librairie Plon, 1886), contribuèrent à faire connaître en France Tolstoï, Tourguéneff, Dostoïevsky et Gogol.

querelle littéraire. L'affaire Dreyfus, on le sait, rendra ce partage autrement profond et tragique³.

Quelques noms d'auteurs reviennent souvent dans ce contexte ; celui de Maurice Barrès constitue l'exemple le plus connu d'une évolution qui va de son article au *Figaro* en 1892⁴ à la publication des *Déracinés*, en 1897. Celui de Rachilde pourrait étonner, car ses ouvrages restent le plus souvent en dehors de problèmes politiques ou sociaux, se concentrant sur la peinture de mœurs extravagantes et provocatrices. Cependant, dans *Les Hors nature* (1897), elle arrange cette thématique habituelle d'une manière qui lui permet de prendre part aux discussions idéologiques de l'époque. Ce qui étonne encore davantage, c'est le caractère progressiste de ces opinions ; or, Rachilde est plutôt associée au camp traditionnaliste, voire ouvertement nationaliste⁵. Dès lors, il paraît intéressant d'examiner la façon dont Rachilde aborde les problèmes de patriotisme, de nationalisme et de cosmopolitisme. Et, puisque l'on ne peut le faire sans une analyse détaillée de deux protagonistes du roman, le plan de cette étude restituera les étapes de cette analyse, exposant des oppositions aussi bien que des éléments unificateurs.

1. Caractères

Comme on vient de le signaler, Rachilde, tout en naviguant dans des eaux nouvelles, reste fidèle à sa méthode traditionnelle : celle de présenter des personnages excentriques à souhait. Les frères Paul-Éric et Jacques-Reutler, barons de Fertzen, se détachent de leur entourage d'une manière saisissante. Immensément riches, ils vivent à l'écart de la société parisienne et ne se mêlent que rarement à son existence. Leur réputation des excentriques est bien méritée par l'arrogance de l'un et le mutisme de l'autre. Lorsque, dans la deuxième partie du roman, ils déménagent de Paris à leur château de Rocheuse, leur isolement s'accroît encore davantage. Ils ne rencontrent personne et ne participent pas à la vie du pays, excepté leur aide lors de l'incendie du village. Mais cet incident ne suffira pas à changer leur position d'« étrangers [...] que personne ne connaissait ni

³ Il faudrait cependant nuancer ce qui est trop simpliste dans cette opposition : les itinéraires de Paul Bourget, de Paul Morand et de Maurice Barrès attestent que la défense de l'âme nationale ne doit pas toujours aller de pair avec la haine des littératures étrangères. Selon Blaise Wilfert-Portal, le partage en « cosmopolites » et « nationalistes » est loin d'être clair, et les positions des uns sont mûries du point de vue des autres. (B. Wilfert-Portal, « La "querelle du cosmopolitisme" des années 1890 : une perspective socio-historique »,

https://www.academia.edu/6129418/La_querelle_du_cosmopolitisme_culturel_dans_les_années_1890_une_lecture_socio-historique, accès le 26 septembre 2016). Nicolas Di Méo arrive à une conclusion similaire dans son étude sur *Le Cosmopolitisme dans la littérature française. De Paul Bourget à Marguerite Yourcenar*, Genève, Droz, 2009.

⁴ M. Barrès, « La Querelle des nationalistes et des cosmopolites », *Le Figaro*, 4 juillet 1892. L'article, loin d'être hostile aux « cosmopolites », montre au contraire ce que l'apport des littératures étrangères peut avoir de positif pour la France.

⁵ C'est ainsi que la présente, entre autres, Claude Dauphiné (*Rachilde*, Paris, Mercure de France, 1991). Marina Geat (*Rachilde : per un simbolismo al femminile*, Roma, Edizioni universitarie romane, 1990, p. 52-54) et Melanie C. Hawthorne relèvent une certaine incohérence d'opinions chez Rachilde, qui oscille entre le nationalisme et le pacifisme. M. C. Hawthorne va jusqu'à analyser les liens de Rachilde avec le fascisme (*Rachilde and French Women's Authorship. From Decadence to Modernism*, Lincoln and London, Nebraska University Press, 2001, p. 205-209).

ne voulait connaître » (755)⁶. Le titre du roman en ajoute incontestablement à une telle image des protagonistes.

Cependant, si Paul et Reutler sont tellement différents de la société entourante, ils n'en sont pas moins opposés l'un à l'autre. On le comprend dès les premières pages du roman. La scène de toilette du plus jeune des deux frères le montre « [d]evant l'immense glace [...] se buvant, s'enivrant de lui-même » (641). Sa grande préoccupation de l'instant est la qualité de l'étoffe de son habit, qui n'est pas à la hauteur de ses attentes. Nous mesurons leur niveau lorsqu'il réclame à son serviteur un muguet rose – évidemment, introuvable. Paul se présente donc d'emblée comme un esthète capricieux et exigeant, à la recherche tant obstinée qu'illusoire d'un « absolu ». La description de son cabinet de toilette permet en même temps de juger du caractère du jeune homme⁷. Grâce à cette technique balzacienne, le lecteur peut comprendre que le cadet des de Fertzen se trouve au seuil de l'âge adulte, mais qu'il n'a pas grande hâte d'y pénétrer, préférant son existence insouciant de dandy capricieux. Nous apprendrons par la suite qu'il s'essaie à la littérature, mais sa création se place toujours au-dessous de ses aspirations : ses poèmes, de son propre aveu, « n'ont rien d'original », sa pièce n'est représentée que grâce à une somme versée au directeur du théâtre, et son étude sur Byzance ne verra jamais le jour.

La silhouette de son aîné, Jacques Reutler de Fertzen, tranche sur cet entourage. Lorsqu'il entre dans la chambre de son frère, il se plaint de l'intensité du parfum que Paul utilise, et se place délibérément « contre la glace, tournant le dos à son image » (644). Quelques pages plus loin, nous découvrons son propre sanctuaire, un cabinet de travail austère, une « cellule de moine dont les murs, simplement blanchis à la chaux, [ne sont] ornés que de livres » (665). Ses occupations sont aussi plus sérieuses, quoique non moins énigmatiques, que celles de son frère : il mène des expériences chimiques, travaille sur d'anciens manuscrits et contemple les firmaments.

Il n'est pas étonnant qu'un tel contraste de caractères et de modes de vie influence les rapports entre les deux frères. « Éric, c'est ridicule de t'adoniser ainsi » – est la première phrase de Reutler, adressée à son frère qui pose devant le miroir. Il observe avec inquiétude le manque de sérieux du jeune homme et attend anxieusement quelque résultat de ses tentatives littéraires. On a l'impression qu'il lui passerait volontiers ses manies et caprices (qu'il est d'ailleurs prêt à exécuter, comme celui du muguet rose, qu'il lui fabrique dans son laboratoire), pourvu que Paul se montre profondément engagé dans une activité, ou bien dans un sentiment. Mais le jeune homme traite tout avec désinvolture et abandonne tous les projets, une fois sa fantaisie passagère accomplie. Le roman s'ouvre précisément sur sa rupture avec une de ses maîtresses dont il compte déjà un nombre imposant pour

⁶ Les numéros de pages donnés entre parenthèses renvoient au volume *Romans fin-de-siècle. 1890-1900*, regroupant, outre celui de Rachilde, les romans de Jean Bertheroy, Jean Lorrain, Louis Dumur, Catulle Mendès, Georges Eekhoud, Camille Mauclair et Jean de Tinan. Textes établis, présentés et annotés par Guy Ducrey, Paris, Editions Robert Laffont, 1999.

⁷ Cette pièce, « somptueuse comme un boudoir de reine » combine aux « portières égyptiennes », au « grand lavabo de marbre vert » et au « vase de verre vénitien », deux fantoches « de la hauteur d'un homme, monstrueux joujou[s] d'un collégien trop riche, peut-être bizarrerie de fol adolescent point encore guéri de ses anciens caprices d'enfant gâté » (642).

ses dix-neuf ans. Reutler voudrait l'en dissuader, mais Paul ferme la discussion par un « [j]e ne réfléchis pas, je me décide » (645).

2. Nationalités

Rachilde prend soin de présenter au lecteur tous ces contrastes entre les deux frères dès les premières pages du roman. Et pourtant la surprise demeure entière lorsque, au moment de la rupture, Geneviève de Crossac, la maîtresse abandonnée de Paul, lui lance à la figure une accusation terrible : « Vous n'aurez pas le droit de défendre le sol français »... « vous êtes prussien » (659). Il faudrait féliciter Rachilde de cette trouvaille : elle a eu l'idée extraordinaire de faire naître, d'un père allemand et d'une mère française, deux garçons, dont l'aîné – Reutler – a vu le jour en Souabe, le cadet – Paul – sur le sol français. Ainsi, l'opposition esquissée déjà auparavant, devient cuisante : « - Nous avons beau être frères... profère Paul, - Nous n'en sommes pas moins des ennemis », ajoute Reutler (663).

En effet, cette révélation bouscule de fond en comble l'univers des de Fertzen. Il s'agit d'abord de Paul, qui avait cru à la version propagée par Reutler, selon laquelle ils seraient d'origine autrichienne. La vérité que Geneviève lui lance brutalement à la figure le bouleverse doublement : d'abord, il se sent arraché à sa condition de citoyen français ; deuxièmement, le mensonge de Reutler le fait douter, pour la première fois de sa vie, de l'intégrité morale de son aîné⁸. Les explications qu'il obtient de lui ne font qu'accroître sa détresse : après douze heureuses années, la guerre de 1870 mit fin à l'union de la Française et de l'Allemand ; la baronne de Fertzen rentra en France, et son mari rejoignit l'armée prussienne ; leur deuxième enfant, « le gage d'un adieu trop prolongé fait en Souabe » (673) est né au moment de la bataille de Villersexel, pendant laquelle le père allemand a été tué. Les souvenirs de Reutler en ajoutent à l'horreur de cette situation dramatique : il raconte les déchirements de leur mère qui, ayant abandonné son mari « sur un coup de tête héroïque » (672), n'arrivait pas à l'oublier et à se sentir pleinement française : « Quand on parlait de nos succès, elle pleurait ; quand on disait : leur succès, elle avait une espèce de joie sauvage » (*ibid.*). Mais le pire était à venir : les douleurs de l'accouchement saisirent la pauvre femme au moment précis où éclatait le combat de Villersexel, dans le voisinage immédiat de sa demeure française. Elle souffrait doublement, sachant que son mari était dans la bataille et qu'il se laisserait tuer sans combattre, suivant la promesse qu'elle lui avait extorquée. Elle mourut en mettant au monde Paul ; selon Reutler, « elle mourut d'avoir tué cérébralement un homme ! » (675) Paul est donc « né de ces deux morts » (675), la « fleur de sang éclos du plus horrible dualisme humain qui puisse exister » (673).

3. Caractères et nationalités

Même si nous laissons de côté l'emphase du style décadent de Rachilde, la construction qu'elle dresse devant nos yeux ne cesse d'offrir des perspectives intéressantes. Arrivant après la mise en opposition des deux frères, la révélation sur

⁸ « Reutler mentant, c'est pour moi un tel effondrement, une telle déception, que tu peux bien y ajouter les pires tortures morales, je ne crains plus rien » (666).

leur double origine ne fait qu'intensifier le contraste et nous oblige de redéfinir les points de divergence. Nous ne saurions écarter l'élément national dans l'analyse du caractère des deux frères, d'autant qu'ils nous y invitent eux-mêmes (« Tu es un caractère allemand et moi je suis un caractère français », dit Paul, 663). Il en résulte de toute évidence que c'est Reutler, le « Prussien », qui est plus positif. C'est lui le savant qui s'isole dans son laboratoire, quand son frère court les salons et séduit les femmes. Il s'adonne à des expériences sérieuses, lorsque la curiosité de Paul ne le pousse qu'à détruire d'un coup de marteau une grande perle, pour « savoir si c'était solide » (645). Tout au long du roman se développe une métaphore de moine ou de prêtre réduit à la calme austérité de sa cellule, tandis que les activités de Paul le font voir comme un esthète stérile. Même au physique, Reutler domine son frère par sa haute taille, ce dont le sens figuré est mis en évidence par l'utilisation systématique de l'épithète « grand ». De plus, l'image du baron de Fertzen père, cet homme taciturne et hautain, force l'admiration lorsque nous le voyons « s'inclin[er] devant [la] volonté dénaturée » de son épouse qui, elle, ne le quitte au commencement de la guerre que pour le regretter bientôt : « Celle qui avait pensé *pardonner* à un *ennemi* se demanda si l'ennemi n'avait point à lui pardonner » (672). La mère est décrite comme « spirituelle [et] fine », mais dotée d'un « petit cerveau d'oiseau-mouche » et, pour toute qualité saillante, têtue comme « une brute » (*ibid.*). La réflexion sur ses décisions hâtives lui venant trop tard, elle n'a qu'une issue honorable : elle meurt.

Paul lui ressemble tant physiquement que par le caractère : obstiné et impulsif, il « se laiss[e] toujours glisser jusqu'au fond de ses sensations » (659). Cette dernière remarque apparaît, de façon bien significative, au moment où le jeune de Fertzen apprend le secret de son origine. La description qu'en fait Rachilde ne permet pas de prendre tout à fait au sérieux son bouleversement. En effet, il tombe dans une attaque d'hystérie « sans trop savoir pourquoi » (659). Ses réflexions ultérieures font valoir avant tout le sentiment d'humiliation et la volonté de se venger sur Mme de Crossac. Il déclare vouloir opter pour la nationalité française, mais c'est encore une décision émotionnelle, qu'il aurait peut-être envie de changer, n'était sa peur de se compromettre aux yeux de Reutler⁹. Une autre raison, pas plus profonde, est son désir de conserver la symétrie : « Je suis né en France, mon père a été tué par des Français... toi, tu es allemand, né en Allemagne ; il me reste le droit d'opter pour rétablir l'équilibre » (667). Dans la suite du roman, l'opposition entre les deux frères s'accentuera encore, toujours à l'avantage de l'aîné. En effet, Paul devient de plus en plus passif, n'a plus de désirs ni de volonté, et ses caprices perdent de couleur. De plus, son courage, dont il avait fait des preuves auparavant, s'affaiblit. Notons, en guise d'exemple, de basses intrigues envers une domestique, qu'il trame dans le dos de son frère, et son comportement dans la scène finale du roman, quand, face à la mort imminente, il supplie Reutler de lui « fai[re] perdre la raison », car il a « peur d'avoir peur » (844). Or, de toute évidence, Rachilde invite le lecteur à réfléchir sur l'idée de courage associée à la nationalité française. Lors de l'incendie au village, ce même Paul se distingue par une bravoure exceptionnelle, ce qui le fait regarder d'un œil bienveillant par les habitants qui, auparavant, traitaient les deux frères d'« étrangers » et de « Prussiens » (755, 758). L'un des sauveteurs avoue sur-le-champ

⁹ « ... je veux opter pour te faire bien sentir que je ne suis pas un lâche, un efféminé [...] si je n'optais pas, tu me traiterais de girouette, je ne peux plus me dédire : je l'ai juré, hier ! » (670).

préférer Paul à Reutler « *rapport à la France* » et lui conseille d'opter, pour ne pas rester « ni chair ni poisson » (757). Le courage et l'engagement de Reutler, moins tapageurs, passent inaperçus aux yeux de la foule.

4. Idéologies

Mais peut-être au fond, les villageois et Geneviève de Crossac ont-ils raison de se méfier de l'aîné des de Fertzen ? Si Reutler n'a pas opté, en l'expliquant par son désir de demeurer libre¹⁰, il appelle Paul toujours par son prénom allemand – Éric – et il lui arrive des lapsus bien révélateurs, comme lorsqu'il parle des « victoires remportées par nous... par la Prusse, je veux dire... » (673) Sans être l'espion allemand, l'accusation jetée dans une dispute par son frère¹¹, Reutler n'en souhaite pas davantage appartenir à la nation française : « Je ne crois point aux devoirs sociaux, je ne m'occupe que des devoirs humains », explique-t-il (667). Il semble qu'en la personne de Reutler, Rachilde a décidé de peindre une attitude assez répandue, et beaucoup discutée à l'époque : le cosmopolitisme. En effet, il déclare, en parlant de l'éducation de son jeune frère, avoir voulu « l'élever pour en faire un homme, non selon [s]es lois ou celles des autres, mais selon les lois de la propre nature de cet homme, pour en faire *un poète* » (668). Cette disposition innée, il croyait la découvrir en son frère, qu'il rêvait élever au-dessus des idéaux étroits de la patrie. Face aux protestations patriotiques de Paul et à sa déclaration de vouloir « opter », Reutler ne peut que hausser les épaules : « Je te voulais citoyen de l'univers : si tu préfères être roi dans ton village, à ton aise ! » (*ibid.*) Cependant, il étale devant Paul ses croyances pacifistes et antinationalistes. Il assimile l'idée de la patrie à la littérature de mauvais aloi. Les mots de « patrie », « drapeau » et « revanche » sont, à l'entendre, « autant de pompons littéraires qu'aiment à employer les plus piètres littérateurs aujourd'hui » (*ibid.*) Mais l'idée de se haïr à cause de la nationalité finit par le bouleverser profondément : « Fils de la même mère, nous allons nous dévorer pour une idole remplie de paille ! », s'exclame-t-il, avant de se lancer dans un discours accusateur du nationalisme et de la guerre, où s'entassent les images atroces d'offrandes, de débauches et d'incendie. Il décline toute possibilité d'atavisme qui le confronterait à Paul (« Germains ou Gaulois, nous sommes frères ») et observe qu'en dépit de l'immense humiliation infligée par les Prussiens aux Français, le temps a passé sur leur confrontation et leur rapports ont évolué :

Déjà le vainqueur, *celui qui a massacré davantage*, c'est-à-dire le plus à plaindre, nous a imbus, j'allais risquer le mot : *renovés* de ses rêves artistiques. Vous subissez le joug des mœurs après celui de la guerre. Penseurs, poètes, musiciens s'orientent du côté de l'ennemi, et ce qui était *le crime* il y a encore un lustre devient *la mode* aujourd'hui (670).

On pourrait se questionner sur le sens du vocable « vous » ; si Reutler l'utilise pour parler des artistes sensibles aux influences allemandes, on peut y découvrir en même temps une nuance péjorative, qui renvoie à tous ceux qui n'ont pas la force de rester indépendants, non seulement des modes étrangères, mais tout aussi bien des

¹⁰ « Je n'ai pas calculé si je demeurais allemand ou français en m'abstenant de choisir mon pays » (667).

¹¹ ... « Tu me cherches une querelle... [...] - ... De Français, mon cher. De bon Français ayant le dégoût de l'espionnage qui, *chez vous*, a l'air d'une chose naturelle, décidément ! (701).

chimères nationales. Quoiqu'il en soit, le baron de Fertzen ne se compte pas dans leur nombre.

Pourtant, les pistes d'interprétation indiquées par Rachilde sont plus nombreuses. À côté de ces réflexions cosmopolites, qu'elle met dans la bouche d'un personnage digne d'estime, l'antinomie de l'origine des deux frères est mise en relief par le titre de la première partie du roman : « Les enfants d'Irminsul ». Irminsul, un arbre sacré ou une colonne sculptée, était le lieu du culte païen des Saxons avant d'être détruit par Charlemagne. On ne saurait ne pas y voir la référence à l'opposition entre les peuples germanique et français, une opposition qui remonte à la nuit des siècles. Et, comme le remarque avec justesse Guy Ducrey, certaines phrases échangées entre les frères pourraient revêtir une double signification et parler, en même temps, des rapports difficiles entre deux nations¹².

Cette confrontation de plusieurs options peut intéresser d'autant plus que Rachilde a fait connaître, à maintes occasions, ses convictions nationalistes et ouvertement hostiles envers l'Allemagne. Lors de la Grande Guerre, elle déclarait « avoir au front toute la France » et exprimait son désir de planter un couteau dans la poitrine de l'empereur Guillaume II. Puisque Reutler est nettement supérieur à Paul, on peut s'étonner que la romancière l'ait fait allemand en dotant de nationalité française le plus faible des frères. Or ce choix est loin d'être fruit du hasard, puisqu'un autre personnage censé représenter la nation française avec son patriotisme est franchement antipathique. Geneviève de Crossac, la maîtresse de Paul, « incarn[ant] à merveille le type de la Gauloise, [...] mignarde, cruelle, sottie, impérieuse, [...] élève », toujours selon la formule de Rachilde, l'adultère à la hauteur de l'institution nationale » ; elle se croit moins coupable que les autres à cause de ses nobles motivations : « Elle racolait des hommes pour l'amour de son pays. Elle leur inculquait, entre deux caresses, de dignes pensées de revanche, le respect du pantalon garance et de la république » (650). Blessée par Paul, elle trouve une vengeance à la hauteur de ses sentiments patriotiques : elle lui révèle son origine prussienne. Il n'est pas sans importance que Geneviève exhibe son patriotisme sur un territoire tout à fait spécifique, celui de théâtre : elle écrit des pièces patriotiques dont elle incarne les principales héroïnes. Cette circonstance fait douter de la sincérité de ses émotions et réduit ses protestations de patriotisme à la dimension d'un spectacle.

Ainsi, la veine patriotique se trouve compromise dans *Les Hors Nature*. Rachilde n'est pas tendre pour ceux qui suivent le chemin national lorsqu'ils le font sans réfléchir, en recourant aux stéréotypes faciles. On trouverait sans doute plus de liberté et d'originalité dans la patrie internationale des artistes et des savants, prônée par Reutler. À défaut de réaliser ce rêve, il aspire à un but plus accessible : la vie studieuse et solitaire des deux frères dans leur domaine de Rocheuse. Ils en discutent dans la première partie du roman, et réalisent leur projet dans la deuxième. C'est sans doute à cela que renvoient les sous-titres des deux parties du roman : *Le rêve de l'action* - où les héros pensent changer leur existence sans pouvoir s'y décider - et

¹² « [...] souviens-toi de ne jamais chercher à glisser la haine entre nous. Il ne faut, entre nous, aucun mouvement de violence », implore ainsi Reutler ; et Paul de s'exclamer plus tard : 'Ou je l'exècre... ou je l'admire'. S'agit-il du frère ou de l'Allemand ? » (G. Ducrey, préface à Rachilde, *Les Hors Nature*, op. cit., p. 632).

L'action du rêve - où le rêve semble prendre corps. Et pourtant, cette entreprise est vouée à l'échec.

5. Dépassement des oppositions

C'est que Reutler cache un secret bien plus lourd que celui de leur nationalité. La romancière prend soin de ne jamais le nommer, mais elle dispose de nombreuses pistes à l'attention d'un lecteur perspicace. Fidèle à son image d'auteure sulfureuse, Rachilde combine, dans son roman, des éléments de l'amour homosexuel et incestueux. Dès lors, le titre des *Hors Nature* s'éclaire d'une nouvelle signification. Et les dilemmes nationaux des frères se compliquent d'un autre élément.

En effet, le plus jeune des de Fertzen, s'il n'a pas su découvrir les véritables sentiments de son aîné, n'en couve pas moins sa propre perversité fin-de-siècle. Au cours du roman, nous le verrons se féminiser progressivement. Sa beauté devient de plus en plus équivoque, son style de vie – de plus en plus veule. Le thème de l'hermaphrodisme est bien connu de la décadence, cependant Rachilde l'exploite avec un rare bonheur. Il est, dans le roman, une scène qui frappe par son intensité et qui paraît importante pour notre propos. Lors du carnaval, Paul décide de se déguiser en princesse byzantine. La description détaillée permet de juger de l'effet, bouleversant dans son authenticité. Paul a l'air d'une « icône byzantine », et Reutler ne le reconnaît pas : « Ce ne pouvait pas être son frère [...]. Non, car *elle était rousse* » (708). Ce qui épouvante Reutler, c'est que le déguisement fait révéler l'ambiguïté sexuelle de son frère – et, d'autre part, le confronte lui-même à son amour défendu.

La mascarade est l'un des moments forts du livre. À partir de là, Paul basculera progressivement du côté du féminin ; on observera également l'évolution de ses rapports avec Reutler. Celui-ci a longtemps essayé de dissimuler ses sentiments et de construire un barrage contre toute tentation se claustrant dans sa vie d'ermite ; d'autre part, en poussant Paul vers une existence radicalement opposée à la sienne et en encourageant ses distractions mondaines, il espérait éloigner le danger que le déguisement rend manifeste : la présence de l'*autre*.

En effet, ce substantif apparaît fréquemment dans le livre, pour signifier le paradoxe : les frères semblent s'éloigner et s'opposer, alors qu'ils sont promis à s'approcher et à s'unir. Reutler a du mal à reconnaître son frère non seulement sous les traits de la princesse¹³, mais les liens qui l'unissent à Paul deviennent toujours plus forts. Peu à peu, il accepte ce qu'il déclarait inacceptable et – comme il l'a toujours fait – il obéit à la volonté de son frère. Il le traite comme un être plus faible, prend sa défense devant les autres et s'adresse à lui, de plus en plus souvent, au féminin. Les rares moments de révolte, où il lutte pour modifier le cours de l'inévitable, sont d'autant plus violents. Ainsi, il arrive à cet homme désespéré de massacrer son « idole » à coups de canne... (798)

Reutler est véritablement un être d'exception : se plaçant délibérément en dehors de la société, il revendique une position bien plus haute : dans le livre, il est qualifié

¹³ « Non, dit-il, ce n'est pas la main de mon frère ! Je ne reconnais pas cette main » (738) ; « ...ce drôle... [...] Non, ce n'est pas mon frère... » (775), « Tu n'es pas de ma race ! Où que tu ailles, tu seras vil » (795), et, le plus fort : « Tu n'es pas un vrai hors nature, toi ! » (761).

non seulement de « hors-nature », mais, selon la circonstance, de « démon », « monstre » ou de « dieu ». Aussi, en amour, ne saurait-il pas se comporter comme un homme ordinaire : « 'Coucher ensemble', déclare-t-il, c'est « bon pour les gens normaux, c'est-à-dire pas sains » (762). Et on ne saurait passer outre à cet homonyme révélateur. Reutler veut infiniment plus – une existence épurée, raffinée, cérébrale – mais en observant son frère, il se rend compte que Paul ne sera jamais à la hauteur de ces rêves. D'autre part, Reutler lui-même a parfois des moments de faiblesse qui le font craindre de céder un jour au « démon de la chair ». Pour y remédier, la seule solution s'impose : la mort. Il la recherche à plusieurs reprises, mais à chaque fois un obstacle l'en détourne. On peut supposer que cet état des choses se prolongerait encore, sans l'intervention d'une tierce personne – une jeune fille à moitié sauvage qu'ils recueillent sous leur toit. Celle qui semble d'abord les séparer, en provoquant les jalousies de Paul, en faisant voir à Reutler les ignominies de son frère – les unira pour toujours, en mettant le feu au château. Dans la dernière scène du roman, où Rachilde, une fois de plus, fait preuve d'un réel talent descriptif, les flammes montent d'étage en étage, en consommant meubles, étoffes et objets d'art, pour arriver enfin au plus haut point du château où demeurent les deux frères.

Dans ce roman typique de l'art fin-de-siècle, la culture occupe une place centrale. Elle se manifeste dans les activités des protagonistes – les vers et études de Paul, les articles scientifiques de Reutler, les pièces de Mme de Crossac – mais elle est avant tout présente dans leur style de vie¹⁴. Au moment où les préoccupations sociales et politiques de la France gagnent en poids, les deux frères se tiennent résolument à l'écart et se tournent vers des époques révolues. Les nombreuses allusions historiques dans le texte ne se limitent pas à une période ou à un pays concret¹⁵ : ainsi, lorsque Paul appelle son frère « Hadrien », cela l'assimile à Antinoüs et fait penser, outre la référence transparente à l'homosexualité, à l'empire romain ; de même l'incendie final pourrait suggérer des rapprochements avec la Rome de Néron ; il semble pourtant que la patrie d'élection des de Fertzen est Byzance, cet empire décadent par excellence. Le qualificatif de « princesse byzantine » apparaît déjà au début du roman pour caractériser leur mère, mais cette image prend toute sa force au moment du déguisement de Paul. S'il décide d'incarner la princesse Irène, c'est bien, comme le souligne Guy Ducrey, parce qu'elle a de quoi fasciner un décadent¹⁶. Et Reutler, d'abord scandalisé par cette mascarade, se fait bien vite à la situation et cherche en son frère la grandeur et l'âme noble de la princesse. Dans un monologue passionné, il supplie « la princesse Irène » d'aller vivre avec lui loin de la civilisation moderne : « Ces humains et ces humaines sautant

¹⁴ « Etre *hors nature* ne consiste donc pas seulement à cultiver des impossibles végétaux : c'est, plus encore, faire proliférer, et jusqu'à la nausée, les signes ostentatoires de la *culture* », dit encore Guy Ducrey (*op. cit.*, p. 623).

¹⁵ Guy Ducrey y voit un « hétéroclisme débridé, où diverses civilisations de l'humanité passée viennent apposer leur marque dans un anarchisme allègre » (623).

¹⁶ « Irène (752-803) avait épousé le futur Léon IV en 768. À la mort de son mari, elle devint régente de leur fils Constantin et exerça le pouvoir avec une grande autorité. Condamnant les iconoclastes, elle prit part à la querelle des images et admit leur culte. En 795, elle détrôna son fils et lui fit crever les yeux avant de prendre elle-même le titre masculin de Basileus. Elle avait songé à un mariage avec Charlemagne, pour réunifier les deux parties de l'Empire romain. Mais le projet ne se réalisa pas et elle mourut en 802 dans la déchéance. Tout dans le destin de cette femme pouvait fasciner l'imaginaire décadent ; l'exercice sanglant du pouvoir, la revendication d'un titre masculin, le supplice des yeux crevés, la déchéance finale » (Guy Ducrey, notes au roman, *op. cit.*, p. 1266).

perpétuellement les uns en face des autres !... pour retomber perpétuellement les uns sur les autres. Que cherchez-vous ici, princesse, que vous n'ayez le loisir de puiser en vous-même ? » (719) Mais – et c'est là que la pluralité d'interprétations se réinstalle – la princesse Irène « historique » n'a-t-elle pas rêvé d'unir son empire à celui de Charlemagne par leur mariage ? L'échec de ce projet se donne à lire en filigrane dans le discours nationaliste du roman. L'empire byzantin a péri, alors que le royaume des Francs dure encore. Les *Hors nature*, ces Byzantins modernes, n'ont pas d'avenir et sont condamnés à la déchéance. Leur seule fortune est le caractère glorieux de cette mort dans le feu purificateur – une véritable apothéose, de leur propre constat. Cependant, Paul s'avère trop faible pour faire face à la douleur. Le moment où Reutler l'étrangle est peut-être la victoire définitive de ce héros, remportée d'abord sur ses propres faiblesses, mais aussi sur le frère qui s'opposait aux rêves grandioses de l'aîné. Ainsi, ayant rejeté tous les liens nationaux, ayant surmonté toutes les tentations humaines, Reutler peut jouir pleinement de cet instant suprême et s'exclamer « Nous sommes des dieux ! » (844)

Conclusion

Lorsqu'on considère la carrière de Rachilde, les opinions de la critique et ses propres déclarations¹⁷, il en ressort une image bien contradictoire. D'une part, on ne peut contester la dimension provocatrice de ses œuvres, qu'elle-même entretient tout à fait consciemment. D'autre part, on découvre, surtout dans sa seconde période, influencée par l'esthétique symboliste, une ambition de dépasser le cadre habituel de ses ouvrages et de produire des œuvres d'un haut niveau artistique. *Les Hors nature* appartiennent précisément à cette phase, mais ils constituent un cas particulièrement difficile à examiner. En effet, au beau milieu de toute une série d'ouvrages écrits dans une langue sobre et épurée, qui expérimentent avec la forme et constituent de véritables réussites du point de vue esthétique¹⁸, ce roman atteint le comble du style décadent avec tout ce qu'il a d'exagéré et de prétentieux. De plus, le thème de l'homosexualité combinée à l'inceste a de quoi scandaliser le public. La critique, elle non plus, n'a pas toujours su reconnaître la pleine valeur de l'ouvrage. Ainsi, André David, un grand admirateur du talent de Rachilde, regrettait que le livre soit « suranné », à cause d'une « histoire [...] trop invraisemblable », des « décors [...] si fantasmagoriques qu'ils dépassent le possible » et de « l'artifice [...] poussé à l'extrême »¹⁹.

La question demeure pourtant de savoir si l'intention de Rachilde ne fut pas ici tout à fait différente ; de fait, on pourrait croire qu'en exploitant les clichés du style décadent, elle parodie ses romans du début de sa carrière²⁰. En même temps, elle entend donner son opinion dans le débat qui partage alors la France. Cette

¹⁷ Cf. A. Staroń, *Au carrefour des esthétiques. Rachilde et son écriture romanesque 1880-1913*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, ch. 1 et 2, 1^{ère} partie.

¹⁸ *La Sanglante Ironie*, 1891, *L'Animale*, 1893, *La Princesse des ténèbres*, 1896, *L'Heure sexuelle*, 1898, *La Tour d'amour*, 1899, *La Jongleuse*, 1900. *Les Hors Nature* est le quatrième roman de cette phase.

¹⁹ A. David, *Rachilde, homme de lettres, son œuvre : document pour l'histoire de la littérature française*, Paris, Éditions de La Nouvelle revue critique, 1924, p. 63.

²⁰ Je reprends ici mon hypothèse sur la réutilisation parodique des *topoi* de la décadence, notamment du thème de l'impuissance (A. Staroń, *op. cit.*, ch. 2, 11^{ème} partie, 2.2.5. « Ressources de l'ironie », p. 212-216).

interprétation reste plausible, et elle a également trouvé des partisans. Jean Ériez, dans son compte rendu des *Hors nature*, vantait cette « œuvre virile », par laquelle la romancière a « voulu faire penser et non rêvasser », et approuvait la critique d'un patriotisme à la Déroulède²¹. En se prononçant contre un nationalisme farouche, Rachilde exprimait l'opinion du milieu du *Mercure de France*, dont elle fut proche encore avant la création de la revue. On peut également y voir une réaction plus personnelle, dirigée contre Maurice Barrès. Même sans encore connaître *Les Déracinés*, postérieurs à son roman de quelques mois²², la romancière avait déjà bon nombre d'arguments contre l'engagement politique de son confrère ; on peut d'ailleurs supposer qu'elle lui en voulait non seulement pour avoir déserté le camp de l'art pur²³. Dans les comptes rendus du *Mercure*, elle s'acharne souvent sur le nationalisme et l'esprit revanchard de Barrès, regrettant qu'il nuise à son réel talent artistique²⁴. Dans ce contexte, on pourrait interpréter le « [j]e ne réfléchis pas, je me décide »²⁵ de Paul comme une allusion à l'anti-intellectualisme des thèses nationalistes prônées par Barrès ou encore par Paul Bourget, qui, selon Nicolas Di Méo, soulignent un « lien quasi charnel qui unit l'individu à sa patrie »²⁶, tandis que Zeev Sternhell voit en elles « l'omnipotence de l'instinct collectif » propre à une race²⁷. La mort du cadet, étranglé par son frère, est de ce point de vue hautement symbolique. On pourrait y voir une victoire des thèses universalistes, représentées par Reutler, sur un nationalisme étroit qui avait tenté Paul.

Tout en confirmant la présence d'un message idéologique dans *Les Hors nature*, il faut cependant conclure à sa relative faiblesse. Le sujet sulfureux de l'œuvre captive davantage l'esprit des lecteurs. Comme on l'a déjà observé, la romancière contribua, pour une large part, à cette situation. Arrivée au succès par le scandale de *Monsieur Vénus*, elle continua à exploiter cette veine dans ses romans successifs. En tant que critique, elle refusa de s'ériger en autorité, préférant le rôle d'une simple « liseuse »²⁸. Elle avouait à plusieurs reprises son manque de compétence, ce qui fut plus qu'une coquetterie : comme l'a bien montré Melanie C. Hawthorne²⁹, Rachilde, née en 1860, n'eut pas d'accès à une éducation plus suivie, qui deviendrait possible pour les femmes nées autour de 1880. On peut donc supposer qu'elle n'attribuait pas de grande valeur à ses propres opinions. C'est peut-être pour cela qu'elle n'a pas persisté dans la voie ouverte par *Les Hors nature*. Et pourtant, les prises de position dans ce roman sont tout à son honneur. Sa défense d'un cosmopolitisme élitiste et intelligent, ainsi que son analyse du conflit qui devait bientôt opposer la

²¹ J. Ériez, « Les Livres », *La Province Nouvelle*, 1896, p. 137-138.

²² Le roman de Rachilde, sous le titre *Les Factices*, avait paru en prépublication au *Mercure* entre décembre 1896 et mars 1897.

²³ À propos de la relation épineuse des deux écrivains, voir Rachilde – Maurice Barrès. *Correspondance inédite 1885-1914*, édition établie et présentée par M. R. Finn, Brest, Centre d'Étude des Correspondances et Journaux Intimes/Faculté des Lettres/C.N.R.S., 2002.

²⁴ Notamment dans les comptes rendus de M. Roubier, *Cœurs d'Alsace*, 15 octobre 1906, p. 581, de J. Tanet, *Histoires Lorraines*, 16 avril 1909, p. 678, et de R. Béric, *Les Routiers*, 16 juillet 1909, p. 313. Curieusement, Rachilde n'a pas publié de compte rendu des *Déracinés*, sortis en librairie la même année que *Les Hors nature*.

²⁵ *Les Hors Nature*, *loc. cit.*, p. 645.

²⁶ N. Di Méo, *op. cit.*, p. 112.

²⁷ Z. Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, A. Colin, 1972, p. 59.

²⁸ Elle affirme ainsi : « ...mes vérités à moi ne sont que celles d'un humble lecteur qui lit ». C. R. de P. Adam, *L'Enfant d'Austerlitz*, *Mercure de France*, mars 1902, p. 774.

²⁹ M. C. Hawthorne, *op. cit.*, p. 196-201.

France et l'Allemagne, montrent la justesse de ses jugements à une époque où plusieurs se laissent déjà gagner par la fièvre du nationalisme. Pour en revenir à la radicalisation ultérieure de ses opinions, il faudrait peut-être la nuancer en rappelant que tout au long de la guerre, Rachilde garda un silence presque total. Cette auteure d'habitude si prolifique – et qui devait tenir le rythme d'un livre par an jusqu'aux années 1930 – ne publia, pendant cette période, qu'un seul ouvrage. *Face à la peur* est un déchirant témoignage de solitude et d'une profonde tristesse devant la cruauté humaine qui n'a pas de nationalité.

Bibliographie

- BARRÈS, M. (1892) : « La Querelle des nationalistes et des cosmopolites ». *Le Figaro*, 4 juillet 1892.
- DAUPHINÉ, C. (1991) : *Rachilde*. Paris : Mercure de France.
- DAVID, A. (1924) : *Rachilde, homme de lettres, son œuvre : document pour l'histoire de la littérature française*. Paris : Éditions de La Nouvelle revue critique.
- DELSEMME, P. (1967) : *Teodor de Wyzewa et le cosmopolitisme littéraire en France à l'époque du symbolisme*. Bruxelles : Presses universitaires de Bruxelles.
- DI MÉO, N. (2009) : *Le Cosmopolitisme dans la littérature française. De Paul Bourget à Marguerite Yourcenar*. Genève : Droz.
- ÉRIEZ, J. (1896) : « Les Livres ». *La Province Nouvelle*, p. 137-138.
- GEAT, M. (1990) : *Rachilde: per un simbolismo al femminile*. Roma: Edizioni universitarie romane.
- HAWTHORNE, M. C. (2001) : *Rachilde and French Women's Authorship. From Decadence to Modernism*. Lincoln, London: Nebraska University Press.
- RACHILDE (2002) : *Maurice Barrès. Correspondance inédite 1885-1914*, édition établie et présentée par M. R. Finn. Brest : Centre d'Étude des Correspondances et Journaux Intimes/Faculté des Lettres/C.N.R.S.
- RACHILDE (1999) : *Les Hors nature : Romans fin-de-siècle. 1890-1900*. Textes établis, présentés et annotés par Guy Ducrey. Paris : Éditions Robert Laffont.
- STAROŃ, A. (2015) : *Au carrefour des esthétiques. Rachilde et son écriture romanesque 1880-1913*. Łódź : Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego.
- STERNHELL, Z. (1972) : *Maurice Barrès et le nationalisme français*. Paris : A. Colin.
- Wilfert-Portal, B. : « La "querelle du cosmopolitisme" des années 1890 : une perspective socio-historique ». Disponible sur : https://www.academia.edu/6129418/La_querelle_du_cosmopolitisme_culturel_dans_les_ann%C3%A9es_1890_une_lecture_socio-historique. Accès le 26 septembre 2016.